

réemploi (par exemple : « Pindar's myths show clear signs of accommodating secondary audiences. [...] Local traditions are generally presented in a manner comprehensible to broader audiences », p. 34-35) peut apparaître comme un parti pris. Enfin, il semble que, dans l'analyse textuelle des épiniées, les scholies anciennes tiennent parfois une place quelque peu marginale (par exemple, p. 268 ; voir aussi p. 103, 119, 123, 124 n° 120, 143 n° 34, 198 n° 49), alors que dans d'autres cas leur étude est menée de manière plus approfondie (p. 207-209 avec n° 69, 71, 73, p. 236 avec n° 58, p. 268-269 n° 38, p. 272-273). Spelman semble pourtant épouser la théorie de l'existence de sources extratextuelles qui auraient circulé dès le cinquième siècle avec les odes pindariques (p. 228) – matériel qui pourrait avoir conflué dans les scholies, témoignant en cela de leur fiabilité. De manière générale, l'ouvrage demeure riche, bien construit, tissé d'idées clairement argumentées et nourri d'une remarquable bibliographie. Il représente une étape importante dans le panorama des études pindariques actuelles.

Francesco BUÈ

Bruno JACOBS (Ed.), *Ancient Information on Persia Re-assessed: Xenophon's Cyropaedia. Proceedings of a Conference Held at Marburg in Honour of Christopher J. Tuplin, December 1–2, 2017*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2020. 1 vol. relié, XXXII-408 p., 8 ill., 3 tables (CLASSICA ET ORIENTALIA, 22). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11283-3.

On assiste depuis quelques années à un regain d'intérêt pour les études xénophoniques et le professeur Christopher J. Tuplin, à qui est dédié cet ouvrage collectif, est un des fers de lance de ce renouveau dans le monde anglo-saxon. Comme on doit s'y attendre dans ce genre d'étude, les contributions touchent à un grand nombre de sujets disparates, même si elles sont unies autour d'un corpus commun. Le livre est divisé en quatre parties : 1. « Genre and Meaning », 2. « The Author's View », 3. « Cyropaedia as Historical Source » et 4. « Literary Reception ». Ces quatre sections sont encadrées par une introduction de Bruno Jacob et une conclusion de Vivienne Gray. Les contributions sont toutes de qualité, mais alors que certaines se limitent à présenter l'état de la question sur un thème particulier, d'autres poussent le travail d'analyse plus loin et sont conséquemment plus satisfaisantes. L'ensemble des contributions sera néanmoins utile au chercheur intéressé par la *Cyropédie*, la représentation de la Perse dans le monde grec ou l'influence de Xénophon en Occident. Étant donné la grande variété des sujets traités, nous traiterons chaque contribution séparément. – Dans « Xenophon's *Cyropaedia* and Greek Historiography » (p. 3-18), Frances Pownall vise à mettre en lumière la façon dont Xénophon traite la naissance et l'éducation de Cyrus par rapport aux autres récits anciens. Le premier exemple touche à la naissance de Cyrus selon Hérodote, Trogue Pompée, Ctésias et Xanthus. Aucun de ces auteurs ne décrit une origine correspondant à celle que présente Xénophon, même si ce dernier adhère en partie à la position d'Hérodote pour l'origine familiale de Cyrus et qu'il lui attribue aussi une naissance aristocratique. Pownall remarque que le système d'éducation décrit par Xénophon présente une ressemblance frappante avec celui de la Sparte contemporaine, ce qui soulève la question du public cible ; il est en effet convenu depuis un certain temps que l'ensemble de l'œuvre de Xénophon vise à rétablir les valeurs et le

mode de vie aristocratique dans le monde grec. L’auteure termine en notant qu’en décrivant Cyrus comme un homme de naissance aristocratique et en enlevant tout élément de légende à son histoire, Xénophon a su écrire une fiction qui semble beaucoup plus « historique » que l’histoire traditionnelle, issue de la propagande perse. Cet article bien fouillé parvient à établir à la fois l’originalité et les intentions de Xénophon. – Dans « *Cyropaedia* and the Greek “Novel” again: History and Perspectives of a Supposed Generic Relationship » (p. 19-44), Irene Madreiter souligne d’abord la nécessité de définir ce qu’était l’idée de genre littéraire dans l’Antiquité pour éviter les anachronismes. Comme son titre le laisse deviner, elle ne croit guère à la filiation entre la *Cyropédie* et le roman idéal grec, car elle estime que la *Cyropédie* a plus en commun avec la vision du texte historique d’un Ctésias que les romanciers grecs n’en ont avec le texte de Xénophon. Pour vérifier son hypothèse, l’auteure se penche sur l’épisode de Panthée qui, à l’intérieur de la *Cyropédie*, constitue une sous-histoire parfois considérée comme un proto-roman. Elle compare ensuite cet épisode aux cinq romans grecs canoniques (« the Big Five »). À première vue, elle constate beaucoup de similarités, mais dans le détail les différences dominent : 1. il ne comprend que seize pages, alors que les romans sont des livres entiers ; 2. le thème de l’amour est subordonné à l’histoire de Cyrus et n’est pas central ; Cyrus est insensible à l’amour et l’amour a ici un aspect politique, contrairement au roman, où il est de nature privée ; 3. l’histoire de Panthée n’a pas l’intensité dramatique des romans subséquents, 4. elle ne présente pas de « happy-ending », contrairement au roman ; enfin, le public cible est différent ; le but de Xénophon est politique, alors que le roman n’a pas de visée politique et s’adresse à un public plus large. Madreiter considère que la *Cyropédie* s’inscrit plutôt dans la lignée des *Persica* de Ctésias qui sont de la « métafiction historiographique », un genre littéraire moderne qui mélange volontairement faits historiques et éléments fictifs, afin de reconstruire la trame historique du récit. Il nous semble que l’auteure arrive à démontrer que la *Cyropédie* n’est pas un roman, sans toutefois parvenir à nier qu’elle soit source d’inspiration pour le roman ancien. – Dans « Cyrus and Socrates: Two Models on an Equal Footing? » (p. 45-70) de Louis-André Dorion, Socrate et Cyrus sont (avec Agésilas) les personnages les plus emblématiques de l’œuvre de Xénophon et ils partagent une multitude de qualités et d’opinions. Doit-on pour autant considérer qu’ils sont interchangeables ? C’est en partie pour résoudre ce dilemme que l’expert des *Mémorables* pose trois questions : 1. Cyrus satisfait-il aux critères du dirigeant idéal tels qu’établis dans les *Mémorables* ? 2. Quelles sont les caractéristiques communes à Cyrus et Socrate ? 3. Cyrus et Socrate sont-ils également de bons modèles ? En se basant sur les qualités spécifiques de Socrate comme l’*enkrateia*, l’*agathe phusis*, la *karteira*, l’*autarkeia* et la piété, Dorion établit de façon convaincante que si les deux personnages possèdent l’ensemble de ces qualités, elles ne s’appliquent qu’à des champs spécifiques chez Cyrus tandis que Socrate les applique à l’ensemble de sa vie. La fine analyse de Dorion démontre la supériorité de Socrate aux yeux de Xénophon. – Dans « *Cyropaedia* – “Historical Space” and the Nations at the Fringes of the Oikumene » (p. 73-104), Reinhold Bichler part d’une constatation : dans la *Cyropédie* (8.6.21), Xénophon décrit les limites de l’empire en énumérant les quatre coins du monde connu et habitable, mais il place la limite ouest de son empire à Chypre et en Égypte, faisant de l’empire un domaine uniquement asiatique. Bichler trace ensuite le pourtour des territoires mentionnés dans l’œuvre en comparant les

données de la *Cyropédie* à celles d'aujourd'hui et remarque certaines incongruités qu'il tente d'expliquer. Il note que, tout comme dans l'*Anabase*, Xénophon devient de moins en moins précis à mesure que son récit avance. L'auteur conclut que l'emplacement géographique est un élément important dans l'interaction entre histoire et fiction dans la *Cyropédie*. Même si les espaces géographiques ne reflètent pas la réalité, Xénophon continue de les présenter de façon crédible en les situant dans un espace réel. L'article est particulièrement intéressant par le fait qu'il établit une jonction entre réalité historique et composition littéraire dans cette œuvre. – Dans « On the Fundamental Activities of the Leader in Xenophon's *Education of Cyrus* – and Whether They Even Constitute Leadership » (p. 105-124), John E. Esposito et Norman B. Sandridge examinent la terminologie utilisée pour définir le type de gouvernance propre à Cyrus qui se caractérise par la maîtrise du verbe *prostatauein* : littéralement « être un prostatès », c'est-à-dire celui qui se place devant le peuple, pour pourvoir à ses besoins. À la lumière des textes de Platon et de Xénophon, les auteurs définissent le rôle occupé par Cyrus avant de le comparer à la définition moderne du dirigeant (« leader »), telle que présentée dans le *Harvard Business Review Leader's Handbook*. Ils en concluent que, puisque le rôle de Cyrus est confiné à un nombre d'activités spécifiques et qu'il fait référence à une idée différente de l'autorité, Cyrus n'est pas un « leader » dans le sens moderne du terme. La première partie de cet article est informative et utile en ce qu'elle nous renseigne sur la nature du pouvoir de Cyrus ; en revanche, nous ne voyons pas en quoi la comparaison avec la définition moderne du rôle du « leader » ajoute à notre compréhension de ce que fut le pouvoir de Cyrus. – Partant de l'idée qu'une lecture croisée de l'*Anabase* et de la *Cyropédie* permet de mieux comprendre les œuvres, Michael A. Flower débute sa contribution « Xenophon's *Anabasis* and *Cyropaedia*: a Tale of Two Cyruses » (p. 125-164) par une revue du lectorat original de Xénophon (Denys d'Halicarnasse, Cicéron, etc.). Suivant une méthode élaborée dans ses autres ouvrages, Flower s'intéresse à la façon dont l'auteur implicite (Xénophon) construit un dialogue intertextuel entre les récits de l'*Anabase* et de la *Cyropédie*, notamment en ce qui a trait aux manifestations de la faveur divine envers les deux hommes. Flower démontre que Cyrus le Jeune est dépeint par « le narrateur » comme une version très inférieure de l'autre Cyrus ; en représentant les deux hommes de façon contrastée, Xénophon engage ses lecteurs dans un acte d'interprétation. L'analyse de Flower est complexe et précise ; son approche intertextuelle jette une nouvelle lumière sur les textes de Xénophon. – L'article de Gabriel Danzig « The Younger Cyrus and the Alter Cyrus » (p. 165-194) reprend nombre de thèmes abordés par Flower sous un angle différent. Alors que Flower évalue les œuvres d'un point de vue littéraire, Danzig s'attarde à leur vérité historique et philosophique. Tout en arrivant à des conclusions similaires, c'est-à-dire que les qualités de Cyrus l'Ancien dépassent de loin celles de Cyrus le Jeune, Danzig suggère plutôt que ces différences viennent du caractère historique de l'*Anabase*. En effet, Xénophon ne pouvait embellir la personnalité de Cyrus le Jeune au-delà du raisonnable, puisque des témoins existaient. L'absence de qualités positives dans l'eulogie de Cyrus le Jeune ne révèle donc pas un effort pour le critiquer, car elles sont le reflet de ce que Xénophon a réellement entendu à propos du frère du roi. Ainsi, les améliorations trouvées dans la *Cyropédie* s'expliquent par l'effort de Xénophon de créer un chef idéal : ce qu'aurait pu être le Jeune, s'il avait vécu. Le texte de Danzig est bien étayé et sa méthodologie est solide.

Il souligne le fait que bien que Xénophon introduise des éléments fictifs dans son œuvre, il était quand même limité par les faits historiques lorsque ceux-ci étaient connus. – Dans « *Cyropaedia* as Historical Source. Ancient Near Eastern Traditions in Xenophon's *Cyropaedia*: Conceptions of Royal Qualities and Empire » (p. 197-240), Julian Degen remarque tout d'abord que, même si la plupart des études concluent que la *Cyropédie* présente la société perse comme un décor sans réalité historique, cette œuvre nous offre malgré tout une perspective grecque de l'Empire achéménide et de la conception d'empire. Sous certains aspects, Cyrus apparaissait ainsi aux yeux des Grecs comme un roi perse authentique, puisqu'il correspondait à l'image qu'on s'en faisait. Degen se penche tout particulièrement sur un passage de la *Cyropédie* (4, 2, 28), où l'armée de Cyrus voit une lumière au milieu de la nuit et la perçoit comme un signe favorable. Il note que les Grecs associent leurs dieux à la lumière, mais les phénomènes lumineux apparaissaient dans les sources mésopotamiennes et perses lors de changements de régime et de guerres. Après avoir comparé avec d'autres textes où la lumière est associée à la royauté, il estime que le phénomène lumineux de la *Cyropédie* est un amalgame tiré de la propagande royale proche-orientale. Xénophon aurait eu connaissance de ces traditions grâce à des récits entendus lors de sa participation à la marche des Dix-Mille ; comme il a très bien connu au moins un prêtre (Mégabyse, *Anabase* 5, 3, 6-7), dont le nom vient du vieux perse *Bagabuxšan* (« celui qui ravit le dieu »), il est probable qu'il ait personnellement reçu certaines informations. Degen en conclut que Xénophon avait une idée des stratégies achéménides de représentation et de légitimation du pouvoir ; il a acquis la plupart de ses informations à partir de la littérature grecque des V^e et IV^e siècles avant notre ère et de vive voix. En fin de compte, Cyrus est l'interprétation xénophontique de l'image du roi perse dans la littérature grecque préexistante. – Dans « *Cyropaedia* and the "Gift-Bearer Reliefs" from the So-called *apadāna* at Persepolis », (p. 241-258), Bruno Jacobs, éditeur du colloque, part du principe que la valeur du compte rendu de Xénophon sur l'importance culturelle des échanges de dons ne doit pas être minimisée ; d'ailleurs on a souvent remarqué une correspondance entre les dons échangés dans la *Cyropédie* et ceux du relief de Persépolis, surtout lorsque Cyaxare et Cyrus sont les destinataires de ces dons. De plus, malgré des interprétations différentes sur la nature des cadeaux offerts, il est certain que le relief représente une liste de *dahyāva* (peuples/nations) et que les dons représentent des taxes. Il y a une remarquable correspondance entre les dons offerts dans la *Cyropédie* et ceux représentés sur le relief et il serait erroné de les voir comme des dons spontanés, car ils représentent bien des tributs ou des dons obligatoires. Le parallèle entre les dons de la *Cyropédie* et le relief *apadāna* réside dans la verticalité ascendante des dons (du sujet vers le monarque), comme une marque de loyauté. Cet article est très bon, mais il nous semble faire peu de cas de l'échange de dons préexistant dans la culture grecque, sans compter le fait que Xénophon avait déjà rencontré une coutume de dons suivant une verticalité ascendante, lors de son séjour à la cour du roi Seuthès. – Dans « Xenophon's *Kyroupaideia* and the Alexander Historiographers » (p. 261-282), Sabine Müller constate d'abord que les opinions à propos de l'influence réelle de la *Cyropédie* sur Alexandre varient. Selon elle, il faut faire la part des choses entre le véritable Alexandre et le portrait psychologique fictif construit par les historiographes qui, eux, connaissaient l'œuvre de Xénophon. Les parallèles entre la gouvernance d'Alexandre et celle du Cyrus de Xénophon se trouvent principalement chez Arrien et

Plutarque, mais aussi chez d'autres auteurs, comme Strabon qui affirme avec Arrien que Cyrus descend de Persée, alors que Strabon et Arrien affirment la même chose d'Alexandre (et non qu'il descende d'Héraclès comme le reste de sa lignée). De même, chez Xénophon, Cyrus est qualifié de *κάλλιστος, φιλανθρωπότατος, φιλομαθέστατος* et *φιλοτιμότατος*, tout comme l'est Alexandre chez Arrien et Plutarque. L'auteure conclut qu'Alexandre avait peut-être lu la *Cyropédie*, mais que ses connaissances sur la Perse ne lui venaient pas de Xénophon, mais plutôt de transfuges et d'ambassadeurs perses. De leur côté, les historiographes ont emprunté des scènes conventionnelles à Xénophon, pour donner un contexte à leurs lecteurs ; par exemple, l'histoire de Panthée est un motif évident pour développer l'humanité du traitement de la femme de Darius par Alexandre. Les historiographes ne se contentaient pas d'emprunter des thèmes, ils les modifiaient et les mettaient en contexte. Cet article est bien construit et, sans clore le débat, il nous semble mettre de sérieux arguments aux mains de ceux qui ne voient pas Alexandre comme un lecteur de Xénophon. – Dans « *Luxury and Authority in the Cyropaedia, Esther, and Judith* » (p. 283-300), Deborah L. Gera note d'abord que la *Cyropédie* et deux textes de l'*Ancien Testament* : le *Livre d'Esther* et le *Livre de Judith* ont des points en commun, au point de vue de la trame narrative. Elle ajoute que la *Cyropédie* est antérieure aux textes bibliques de plusieurs centaines d'années et que seule la *Cyropédie* traite d'un personnage historique. Néanmoins ces trois textes partagent ce que Momigliano a qualifié d'« international story telling with a Persian background ». Ces trois récits dépeignent des monarques orientaux faibles vivant dans le luxe et l'indolence, vêtus somptueusement et banquetant avec faste. Elle conclut que les parallèles pourraient indiquer une connaissance de la *Cyropédie* chez les auteurs des récits bibliques, mais on ne peut l'affirmer. Ce travail a le mérite de souligner l'omniprésence de l'association entre le luxe et l'Orient dans la tradition ancienne et de montrer comment les vertus morales et physiques des héros se mesurent à l'aune de ces thèmes. – Suit une contribution de Sulochana Asirvatham « *The Cyropaedia in Imperial Greek Literature* » (p. 301-324). Dans un ouvrage bien connu (1920), K. Münscher a déjà recensé l'ensemble des allusions à Xénophon dans la littérature gréco-romaine. Partant de ce texte, Asirvatham tire deux conclusions : 1. le Cyrus de la *Cyropédie* est d'un intérêt variable à l'époque impériale et on lui préfère celui d'Hérodote ; 2. la *Cyropédie* est utilisée comme modèle d'éducation chez Plutarque, dans le roman et ailleurs. Partant de ces constats, l'auteure étudie ensuite l'influence de la *Cyropédie* sur l'art de la tromperie, depuis l'Antiquité jusqu'à Machiavel. Le commentaire le plus étendu sur Cyrus se trouve dans les *Strategemata* où Polyen traite des Perses et d'autres barbares. Le traitement de Cyrus n'est pas admiratif, mais neutre, car il s'agit d'un manuel pour préparer à combattre les barbares. D'autres auteurs qui font un usage éclectique de Cyrus comme Pausanias, Antonien le Pieux et Lucien ont Hérodote pour source. Certains, dont Plutarque, relient Alexandre au Cyrus de la *Cyropédie*. L'histoire de Panthée aurait servi de modèle de contrôle de soi et sa *sophrosyne* aurait influencé le traitement d'Alexandre par Plutarque et Arrien. La même influence se trouverait dans le roman grec et dans la *Vie d'Apollonius* de Philostrate. Asirvatham nous offre essentiellement un aperçu des sources et des thèmes parallèles qui, de son propre aveu, sont avant tout tacites. Pour notre part, il nous semble que ces parallèles ne permettent pas de conclure à des emprunts. L'auteur se limite à conclure que la *Cyropédie* était

une pierre de touche pour les auteurs de la période impériale, mais une pierre « silencieuse ». – Dans « Xenophon's *Education of Cyrus* in Early Modern Europe » (p. 325-340), Richard Stoneman note que l'engouement pour la *Cyropédie* est un pendant de l'intérêt envers la tradition des *Miroirs des princes*. À la suite des travaux de N. Humble qui a étudié la diffusion de la *Cyropédie* en Italie, l'auteur se concentre sur l'Angleterre, où il est possible de tracer le développement des idéaux de l'éducation royale à partir du règne d'Henri VI. Il remarque que les textes de cette époque ne reflètent pas une connaissance de la *Cyropédie*, dont la première traduction en anglais ne date que de 1560. En revanche, les auteurs latins étaient connus depuis longtemps et il faut attendre 1501 avec le *Book Named the Governor* de Thomas Elyot pour lire quelques lignes explicitement dédiées à la *Cyropédie* qui occupe néanmoins un rôle mineur face aux textes relatant la vie d'Alexandre. La *Cyropédie* prend une plus grande place chez les auteurs élisabéthains, comme Philip Sidney qui qualifie l'empire de Cyrus de « juste ». Finalement, Stoneman ajoute qu'il est notoire que Xénophon est le seul auteur ancien qui soit dûment nommé par Machiavel, avec lequel il partage un goût pour la tromperie, comme moyen d'accéder au pouvoir. Cet article offre un bon aperçu chronologique des différents auteurs démontrant une connaissance de la *Cyropédie*, sans apporter d'interprétation nouvelle. Cette étude sera un point de départ fort utile à ceux qui désirent étudier la pénétration de la *Cyropédie* en Angleterre aux XV^e et XVI^e siècles. – Dans « Worn out in the Reading: Xenophon's *Cyropaedia* in the Sixteenth Century » (p. 341-366), partant du fait que depuis la raréfaction des cours de grec, l'œuvre de Xénophon est très peu connue dans le monde anglo-saxon – la *Cyropédie* n'est ainsi pas traduite dans la collection *Penguin* –, Noreen Humble effectue un survol de la distribution des textes anciens en se concentrant sur la publication de la *Cyropédie* au XVI^e siècle, à partir de diverses sources, y compris sa propre recherche. Il s'agit d'une étude utile qui tente également de discerner quel était le public cible des éditions, en notant si la *Cyropédie* était publiée seule ou avec d'autres textes de Xénophon ou encore avec d'autres auteurs. Elle parvient à dégager certaines tendances : 1. il existait une profusion d'éditions scolaires en grec montrant que dans le monde protestant la *Cyropédie* jouait un rôle dans l'éducation ; 2. Les statistiques ne reflètent pas sa popularité en Angleterre (le principal intérêt de l'auteure), car les textes proviennent de maisons d'éditions situées sur le continent. – Enfin, dans « Straussian Readings of the *Cyropaedia*: Challenges and Controversies » (p. 367-388), Melina Tamiolaki remarque d'abord que le lecteur de la *Cyropédie* qui s'attend à un éloge de Cyrus découvre un être manipulateur et égoïste ; une situation qui a engendré de multiples débats. L'article traite des interprétations faites par les politologues qui ont étudié la *Cyropédie* à la suite de Leo Strauss, afin de voir si ces analyses peuvent être réconciliées avec les interprétations littéraires. Tamiolaki estime que certains commentaires politiques semblent anachroniques, par exemple lorsque des auteurs considèrent le mode d'éducation de Cyrus trop dur et sévère. Ce qui manque aux interprétations straussiennes est une meilleure mise en contexte du phénomène d'impérialisme. Un des thèmes favoris des straussiens est énoncé au début de la *Cyropédie* (1, 5, 7-9), où Cyrus remet en question les valeurs de ses ancêtres ; l'auteure note judicieusement que ce discours semble inspiré de celui de Périclès chez Thucydide (2.36.1-3), mais Périclès ne remet jamais en question les valeurs athéniennes. D'un côté, l'approche littéraire a eu tendance à considérer ce passage surprenant et incongru, alors que l'approche politique rend justice

à la complexité du texte. Chez les straussiens, un grand nombre de points de vue mettent en relief l'aspect dialectique de la *Cyropédie* ; ils y voient une critique de l'impérialisme et de la vie politique en général. Tamiolaki soulève de convaincantes objections à ce regard. Tamiolaki termine en remarquant que les straussiens considèrent la *Cyropédie* comme un traité de philosophie politique et leurs conclusions ne sont pas monolithiques. L'idée d'une « interprétation straussienne » univoque est donc trompeuse ; certes, certaines de leurs conclusions sont exagérées et douteuses, mais leur grande attention aux détails, leur analyse des omissions et des analogies, ainsi que les liens qu'ils établissent avec la pensée politique moderne portent des fruits intéressants. L'analyse fine et mesurée de Tamiolaki met bien en lumière la valeur des deux approches et cet article nous semble être le meilleur de tout le recueil. – En définitive, ce recueil de contributions solides et bien étayées se révèle particulièrement intéressant et utile. Bien qu'elles ne présentent pas toutes le même degré d'originalité, elles nous permettent de mettre en perspective la richesse et la complexité d'un auteur dont l'intérêt a longtemps été mésestimé.

Louis L'ALLIER

THÉOPHRASTE, *Les Pierres*. Texte établi et traduit par Suzanne AMIGUES. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, xx-136 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 529). Prix : 37 €. ISBN 978-2-251-00623-9.

Avec ce petit volume, Suzanne Amigues conclut l'édition pour la Collection des Universités de France des études zoologiques, botaniques et minéralogiques conduites par les philosophes Aristote et Théophraste au quatrième siècle av. J.-C. Aristote s'intéressa principalement aux animaux et son disciple Théophraste aux plantes (*Les Causes des phénomènes végétaux* et *Recherches sur les plantes*, ouvrages aussi édités par Amigues pour Les Belles Lettres). Néanmoins, ce dernier ne négligea pas les minéraux auxquels il consacra deux ouvrages : un *Περὶ μετάλλων* (*Les métaux*) probablement en deux livres, qui est aujourd'hui perdu, et un *Περὶ λίθων* (*Les pierres*), qui fait l'objet de la présente édition. Selon Amigues, cet ouvrage fut composé vers 310 av. J.-C., une datation basée sur la mention de l'archontat à Athènes de Praxibule (*Lap.* VIII, 59) qui offre un *terminus post quem*. Le texte de Théophraste sur *Les pierres* est court, 22 pages dans cette édition, mais les notes très détaillées d'Amigues (76 pages) justifient la publication de cet ouvrage. Dans son premier chapitre, Théophraste introduit la notion de « pierre » (une substance dure ou ferme) et de « terre » (une substance friable ou pulvérulente), il mentionne au passage sa théorie de la genèse des pierres (elles proviennent de l'élément « terre »), et décrit la diversité de leurs aptitudes : combustibilité, fusibilité, mais aussi des aptitudes plus étonnantes comme par exemple celle de faciliter la parturition chez les humains, une référence à l'utilisation des pierres en amulettes oxytociques. Les chapitres II à VI sont ensuite consacrés aux pierres, celles extraites des mines et celles crachées par les volcans. Théophraste insiste sur les pierres précieuses et exotiques et parle peu – c'est peut-être étonnant – des marbres si remarquables du monde égéen. Il compte au nombre des pierres quelques matières organiques minéralisées : la perle, l'ivoire fossile et le corail (Chapitre VII). L'ouvrage conclut sur deux chapitres (VIII-IX) sur la terre, classifiée par couleur, un classement familial aux peintres que Théophraste semble avoir consultés au cours de sa recherche. Comme dans